-Orléans.
...hartres.
...il'e

...LEANS.
...AI 1895.

...TON.

...VIE.

...r André Theuriet.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Lorsque je me remémore mes impressions d'enfant, il y en a une surtout qui m'apparaît suave comme un lever d'aube, savoureuse comme un gâteau de miel :—celle que me donnait la matinée du dimanche des Rameaux. Je sens encore sur mes joues l'âpre caresse du vent de bise et les larmes des *avrillées* qui tombaient à chaque instant d'un ciel incertain, brouillé de gris et de bleu. Le temps n'était pas sûr, et, dans le trajet de la maison à la paroisse, nous recevions plus d'une ondée; mais tout de même on s'apercevait que le printemps était proche. Dans les jardins du bord de la rivière, les pruniers fleurissaient et les merles sifflaient à tire-larigot. Dès le porche de l'église, où l'on arrivait tout mouillé, à travers l'égouttement des parapluies humides, on respirait une amère et verte odeur. Chaque fidèle tenait en main un de ces rameaux de buis qu'on nomme chez nous des *pâquettes ;* il y en avait des panerées sur les dalles du chœur, et cette abondance de tiges fraîchement coupées mettait un frisson verdoyant sous la nef assombrie.

J'aimais ce dimanche de Pâques fleuries pour ses cloches chantantes, pour ses printaniers effluves et aussi parce qu'il ouvrait la période des vacances pascales. Mon père était juge au tribunal de Villotte; j'étais, moi, externe au collège, et la fête des Rameaux donnait le signal d'une fugue de quinze jours à la campagne. Nous possédions au village d'Ériseul une petite maison qui portait le nom pittoresque de Chèvre-Chène, et où nous allions ponctuellement passer les congés de Pâques et les grandes vacances. Sitôt la grand'messe entendue et un sommaire déjeuner avalé, on fermait portes et fenêtres dans notre logis de la rue des Clouères; nous revêtions nos costumes de voyage, et, suivis de notre servante Scolastique, chargée de paniers, nous nous acheminions vers le bureau de la diligence de Verdun, où le coupé avait été retenu pour nous et où nos malles étaient brouettées à l'avance. Sur notre passage, les voisins écartaient curieusement un coin de rideau et chuchotaient: "Voilà le juge du Coudray et son fils Jacques qui partent pour Chèvre-Chêne." J'étais flatté d'attirer ainsi l'attention publique, et je me redressais fièrement à côté de mon père, tandis que les passants saluaient et nous souhaitaient bon voyage.

Nous nous hissions, non sans peine, dans le coupé de la modeste diligence peinte en jaune et traînée par trois chevaux. A une heure précise, le conducteur Vautrin, son képi à galons d'argent sur l'oreille, son registre entre les dents, escaladait lourdement le marchepied de l'impériale et s'installait sous la capote, à côté d'un chien-loup blanc et rageur, qui lui servait de compagnon de route; puis il réveillait ses chevaux avec un sifflement aigu, un enveloppant coup de fouet, et l'on partait.

La route que nous suivions pendant six lieues n'avait rien de particulièrement enchanteur. A l'extrémité des bois de Naives, elle montait ou dévalait parmi de monotones champs de blé, avec ça et là un bouquet de taillis ou une toiture de ferme à l'horizon. De loin en loin, nous traversions un village aux maisons basses, bordées de tas de fumier; nous apercevions comme une vision l'église trapue où bourdonnait la psalmodie des vêpres, la place plantée de tilleuls où des garçons en blouse bleue jouaient aux quilles; puis nous retombions dans la plate solitude des jachères et des emblaves qu'égayaient seuls d'aériens gazouillements d'alouettes. Scolastique dormait, le nez sur l'anse de son panier; mon père lisait son journal, et moi je savourais par avance les joies que me promettaient ces quinze jours de pleine liberté. Quelles délices de courir les bois ou de rôder à travers les *maix* du village, en compagnie des enfans de nos voisins, Tintin et Flavie Brocard.

Tintin, de son vrai nom Saintin, était un garçon un peu plus jeune que moi, fils de l'aîné des Brocard, Nicolas, le marchand de bois. Petit, ayant les cheveux d'un blond ardent, l'œil éveillé, le teint semé de taches de rousseur, il ressemblait à un écureuil. Il en avait la vivacité, l'adresse et l'humeur vagabonde. C'était plaisir d'aller en forêt avec lui; on était toujours sûr d'y faire quelque étonnante trouvaille: hérissons roulés en boule, nids de mésanges, œufs de merle ou de fauvette. Tintin avait le renom du plus enragé dénicheur, du p'us chanceux pêcheur de grenouilles du pays. Avec lui on ne revenait jamais bredouille. Et puis il possédait quantité de talens qui excitaient mon envie et mon admiration. Il se taillait de sonores sifflets dans les branches séveuses des saules; il savait frouer avec une feuille de lierre entre les lèvres et imiter le chant de tous les oiseaux; il fabriquait avec des brins de jonc d'ingénieuses cages pour enfermer des sauterelles.

Mais plus encore que la compagnie de Tintin, je prisais celle de sa cousine Flavie, la fille de Cadet Brocard, le fabricant de bois de brosses et de bâtons de chaises. Pour Flavie j'avais plus que de l'admiration : j'étais attaché à elle par une tendre amitié. Bien qu'elle eût presque six ans de plus que moi, nous nous sentions attirés l'un vers l'autre par une secrète affinité.

Quand je l'avais connue, aux environs de ma septième année, elle était déjà une grande fille et promettait de devenir fort jolie. Brunette, élancée et souple, très blanche de peau avec des yeux bleus bordés de longs cils, elle ressemblait à une petite madone, très raisonnable et très réfléchie. Dès nos premières rencontres elle me prit en affection. Mes façons et mes costumes de citadin, contrastant avec les allures primitives et les toilettes négligées des gamins du village, m'avaient sans doute valu ses préférences. Elle m'avait adopté comme une sorte de page ou d'écuyer servant. Elle jouait avec moi à la petite mère, me donnant des leçons de tenue, rajustant mes habits en désordre, me rabrouant volontiers d'un ton sévèrement affectueux, lorsque je commettais quelque sottise, mais aussi me récompensant de ma docilité par de gentils baisers. Ses lèvres de fillette se posant sur mon front m'étaient d'autant plus douces que, ayant perdu ma mère de bonne heure, je me trouvais fort sevré de caresses féminines. Scolastique, seule d'ordinaire, me bécotait de temps à autre; mais ses gros et rudes baisers de nourrice ressemblaient quasi à des coups de groin, tandis que les lèvres de Flavie avaient quelque chose de délicat, de frais et de velouté; quand elles effleuraient mes joues ou mes tempes, je sentais mon cœur se fondre et une molle joie m'envelopper tout entier.

Depuis cette époque, nous nous voyions deux fois par an : à Pâques et en septembre. Flavie allait en pension chez les Sœurs de la Doctrine, à Verdun, et ses vacances coïncidaient avec les miennes. Chaque année, à l'Pâques fleuries, je la retrouvais plus charmante. Sa robe noire d'uniforme, égayée d'un ruban rose, lui donnait un air sérieux qui lui seyait à miracle et qui me pénétrait d'une admirative déférence. A mesure qu'elle grandissait, elle me traitait avec plus de réserve : on lui avait sans doute enseigné à son couvent qu'une fille pieuse et modeste ne doit point se permettre de donner des baisers aux garçons, même quand ils ont six ans de moins qu'elle. Pendant les premiers jours, elle me tenait à distance et semblait se dérober à mes trop vives démonstrations amicales. Peu à peu cependant, sous l'influence du grand air et de la libre vie campagnarde, son apparente froideur s'évaporait, et l'affectuosité, qui était le fond de sa nature, se montrait de nouveau.

La suite à dimanche prochain.

—LA—

TANTE FABIENNE.

I

—Fabienne, vous savez qu'il est de tradition dans notre famille de se maintenir à la hauteur qui convient au glorieux passé des Longpré. Malheureusement, notre fortune n'est plus en harmonie avec l'éclat de notre nom. Autrefois, les filles nobles entraient au couvent pour permettre au fils de se marier dans des conditions convenables; aujourd'hui, l'usage autorise l'égalité des partages; s'il vous plaisait de vous en prévaloir, vous mettriez obstacle à la brillante alliance que votre frère est à même de contracter. J'espère que vous comprendrez mieux les devoirs que vous impose votre naissance.

Ce fut à peu près en ces termes et sous une forme un peu moins brutale que la marquise de Longpré mit sa fille en demeure d'abandonner sa part d'héritage en faveur de son frère.

Fabienne aimait celui-ci, elle était habituée à subir la volonté despotique de sa mère, elle fit la promesse qu'on lui demandait.

C'était une jeune fille de dix-huit ans, belle par la régularité des traits, belle surtout par le charme d'une physionomie qui réflétait toutes les délicatesses d'une nature douce et aimante.

Elle ne s'était jamais préoccupée de la question d'argent. Elle se résigna sans penser à ce sacrifice. Mais un autre coup lui fut plus sensible : quelques jours après, elle apprit que l'homme qu'elle aimait, dont elle se croyait aimée, était brusquement parti sans la voir pour aller remplir les fonctions de consul dans l'Extrême-Orient. C'était son rêve qui s'envolait. Son cœur saigna, mais elle ne laissa échapper aucune plainte et dissimula stoïquement sa douleur.

Bientôt elle resta seule : sa mère mourut; elle n'eut même pas la consolation de trouver une compensation dans le bonheur du frère auquel elle s'était immolée.

La jeune marquise appartenait à cette génération de névrosées qui s'usent rapidement dans le surmenage de la vie mondaine : un mal mystérieux et foudroyant l'enleva. Son mari, ruiné par le jeu, épuisé par les excès, ne lui survécut pas longtemps. Fabienne consola son agonie et lui jura de ne jamais abandonner le fils qu'il laissait derrière lui, le dernier héritier des Longpré.

Depuis, les années avaient succédé aux années et Fabienne était entrée depuis longtemps dans la catégorie des vieilles filles.

Elle s'était retirée dans une maison isolée d'un foubourg de Versailles, qui servait autrefois de pied-à-terre à sa famille.

Aux approches de la quarantaine, elle était encore belle; sa figure calme et douce était empreinte d'une inaltérable sérénité, et l'on eût vainement cherché sur sa physionomie un symptôme de l'irritation et de l'aigreur que laissent les déceptions dans les âmes faibles.

C'était sur son neveu que s'était concentrée toute la puissance de dévouement qui était en elle. Elle s'était prise d'une tendresse touchante pour l'orphelin. C'était un pauvre être infirme, mal conformé, d'une figure disgracieuse, fruit d'un sang appauvri par les excès. Les mères affectionnent, dit-on, tout particulièrement les enfants que la nature a mal partagés; ce fut en vertu du même sentiment que Fabienne s'attacha à l'enfant chétif, comme si elle avait cru lui devoir un dédommagement des rigueurs de la destinée.

Les médecins lui avaient dit que sans doute il aurait une courte existence. Elle voulait, si cette prédiction à laquelle elle se refusait à croire se réalisait, que du moins les années qu'il avait à vivre fussent entourées de tout le bonheur qu'elle pouvait lui procurer. Elle s'était faite son institutrice, s'était condamnée aux études les plus arides pour l'instruire, et déployait auprès de lui la sollicitude de la mère la plus affectueuse.

D'ailleurs, il n'était pas ingrat. Le pauvre enfant avait conscience de sa laideur et, se comparant aux autres, faisait un triste retour sur lui-même qu'il sentait prédestiné à une sorte d'ostracisme. Son père lui avait transmis sa fierté, mais chez lui elle prenait un caractère farouche et sauvage. D'une humeur irritable avec tout le monde, il semblait repousser les témoignages de sympathie de ceux qui l'approchaient, comme s'il les avait attribués à une commisération blessante.

Seule, Fabienne avait dompté cette nature ombrageuse : avec elle il était d'une docilité et d'une souplesse à toute épreuve, s'étudiant à prévenir ses moindres désirs; il avait pour elle un véritable culte et sans hésiter se serait fait tuer pour elle.

Bien qu'elle s'efforçat de lui montrer toujours un visage souriant, il la surprenait parfois plongée dans une muette mélancolie; alors, son regard inquiet s'attachait sur elle et il se demandait quel pouvait être le secret de sa tristesse.

II

—Ma tante, lui dit-il un jour, pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée?

—A quel sujet cette question, mon enfant?

—C'est que, belle et bonne comme vous êtes, il est étonnant que vous vous soyez condamnée à vivre seule.

—Chacun obéit à sa destinée, mon enfant; les événements nous conduisent plutôt que nous ne les conduisons nous-mêmes.

Lucien avait remarqué que son visage s'était coloré d'une vive rougeur; il remarqua aussi que les jours suivants elle était plus soucieuse que d'habitude; il y avait donc quelqu'un dont le souvenir troublait la sérénité d'humeur de sa tante.

Il éprouva un vague sentiment de jalousie contre ce rival inconnu qui occupait une place dans ce cœur qu'il ne voulait partager avec personne.

A l'heure où Fabienne, très ponctuelle d'habitude, descendait d'ordinaire, il l'attendit en vain; inquiet, il monta dans sa chambre; vaincue par une chaleur torride, elle s'était assoupie; des larmes à moitié séchées humectaient ses joues, un livre était ouvert sur ses genoux, une photographie échappée du volume était tombée sur le parquet.

Il l'examina : c'était le portrait d'un homme encore jeune, à la figure distinguée, à la physionomie énergique et franche, à l'œil intelligent et bon.

Lucien ne douta pas : c'était là l'ennemi, celui que, mort ou vivant, il détestait comme un rival.

Il sortit avec précaution pour ne pas révéler sa présence dans la chanbre; il ne fit aucune allusion à ce qu'il avait vu, mais Fabienne à son tour remarqua qu'il était en proie à une préoccupation sur laquelle il gardait le silence.

Sur ces entrefaites, on conseilla à Fabienne d'aller habiter Paris, où seulement son neveu pourrait suivre un traitement que réclamait sa santé toujours chancelante.

Quoiqu'il lui en coûtât de quitter son ermitage, elle n'hésita pas et le mit à louer.

III

Lucien était dans la petite cour qui précédait la maison, occupé à arroser quelques plants de fleurs qu'affectionnait tout particulièrement sa tante, lorsqu'un étranger s'arrêta devant la grille et regarda l'écriteau suspendu au-dessus de la porte.

—Cette maison est à louer? demanda-t-il à Lucien.

—Oui, monsieur.

—Peut-on la visiter?

—Certainement.

Il conduisit l'individu dans les différentes pièces. Celui-ci paraissait très ému et examinait silencieusement le mobilier qui, depuis bien des années, n'avait pas été renouvelé. Une porte était entr'ouverte : il se disposa à la franchir; mais Lucien se plaça devant lui et l'arrêta.

—C'est la chambre de ma tante, dit-il.

Il lui semblait qu'elle eût été profanée par l'entrée d'un étranger.

Le visiteur fut frappé de l'accent âpre et presque hostile de son guide.

Celui ci avait reconnu, malgré le ravage que les ans avaient faits sur son visage, le personnage dont il avait vu les traits sur la photographie et, sous l'aiguillon de la jalousie, il portait sur lui le jugement le plus défavorable.

Après avoir visité la maison, l'étranger descendit au jardin, toujours suivi par Lucien auquel il ne faisait pas attention. Il marchait à pas lents, semblant s'entretenir avec lui-même. A l'extrémité se trouvait une tonnelle garnie de chèvrefeuille et de vigne vierge : il y pénétra avec une sorte de recueillement et se laissa tomber sur le banc, la tête dans ses mains, plongé dans une méditation qui devait être douloureuse, à en juger par l'expression de son visage. Il resta ainsi longtemps immobile et ne s'aperçut pas que Lucien l'avait quitté.

Il ne sortit de sa rêverie qu'au bruit du sable criant sous des pas.

Alors, il se dressa comme mû par un ressort, fixant des yeux hagards sur Fabienne, qui semblait également stupéfaite de la rencontre.

A côté d'elle se tenait Lucien, sombre et farouche, dévisageant le visiteur avec une physionomie haineuse.

Il se fit un silence de quelques instants pendant lesquels chacun croyait être le jouet d'une hallucination; l'étranger prit le premier la parole.

—Fabienne! s'écria-t-il, Fabienne! c'est donc vous que je vois après tant d'années d'absence! Pardonnez-moi d'être venu vous troubler dans votre retraite; j'ignorais que vous fussiez ici. Sur le point de quitter de nouveau la France, j'ai voulu revoir les lieux qui me rappelaient tant de souvenirs. La maison était à louer; j'y suis entré pour parcourir les appartements où j'avais subi le charme de vos paroles. En pénétrant sous cette tonnelle, j'ai cédé à une émotion dont je n'étais plus maître, car c'est là que je me hasardai à vous dire que je vous aimais et que je vous entendis encourager mes espérances. Oh! alors, l'avenir m'apparut radieux!

Il était très pâle, sa voix était troublée; après quelques instants pendant lesquels il parut se recueillir, il reprit :

—La déception s ivit de près. Ne craignez pas que je vienne vous la reprocher. J'avais élevé trop haut mon ambition; vous ne m'avez pas trouvé digne de vous; vous avez raison. Mais le coup a été cruel quand, après m'être enivré d'espoir, j'ai vu que vous me repouissiez.

—Que je vous repoussais!... Que voulez-vous dire, monsieur Morel'et?

—Ce sont de lointains souvenirs, et je conçois qu'ils se soient effacés de votre mémoire, mais ils sont restés gravés dans la mienne. Je savais que votre mère était opposée à notre mariage, mais je croyiez que vous m'aimiez et comptais sur vous pour vaincre sa résistance. Une place me fut offerte à l'étranger. Sur un désir exprimé par vous, j'étais prêt à rester; je voulais, au moins, emporter l'assurance qu'à mon retour je vous retrouverais fidèle à votre ami. Je priai une de vos compagnes de pension de vous dire que je serais sur votre chemin à l'heure habituelle où vous vous rendiez à l'église, que si vous portiez une de ces roses que vous aimez tant, je comprendrais. Hélas! je vous vis : aucune fleur n'ornait votre corsage!

—Ce message ne m'a jamais été transmis.

—Je doutais encore; j'allai voir votre mère; je reçus de sa bouche l'arrêt sans appel que vous aviez prononcé.

—Ma mère vous a trompé, dit à voix basse Fabienne; la fatalité était contre nous!

—Elle m'a trompé, et je l'ai crue. C'est abusé par une fatale erreur que pendant vingt ans j'ai maudit ma destinée qui me séparait de la seule femme que j'aie aimée au monde. J'ai cherché une diversion à mes regrets dans les plaisirs; je n'y ai trouvé que fadeur. Je me suis livré à un travail acharné, j'ai fatigué mon corps et mon esprit, j'ai bravé des périls de toutes sortes en parcourant des régions inexplorées : partout, toujours, votre souvenir m'a suivi, et aujourd'hui encore je sens que vous occupez dans mon cœur la même place qu'autrefois.

Une vive rougeur empourprait les joues de Fabienne, ses yeux rayonnaient de bonheur.

—Fabienne, reprit-il, bien des années ont été perdues pour nous : oublions-les; l'avenir nous appartient et peut nous dédommager de nos épreuves. Le temps a passé sur vous sans altérer votre beauté, et moi il me semble que l'espoir fait circuler dans mes veines un sang rajeuni. Voulez-vous être ma femme?

Elle fut sur le point de lui tendre la main; le souvenir de Lucien l'arrêta.

Discrètement, il s'était éloigné au début de l'entretien, mais elle se rappela le regard craintif et haineux qu'il avait jeté sur l'étranger. Elle connaissait son affection ombrageuse : elle songea à ce qu'il souffrirait si un autre s'interposait entre elle et lui. Et cet autre, consentirait-il à lui servir de père? S'il s'y prêtait, ne le considérerait-il pas comme un hôte importun auquel il ferait payer cher sa place au foyer.

Ce mariage lui parut incompatible avec la mission qu'elle avait acceptée.

—Non, mon ami, dit-elle, sans pouvoir dissimuler sa tristesse, c'est un rêve qui ne peut se réaliser. Ni vous ni moi ne nous retrouverons tels que nous étions autrefois. Les vieux souvenirs sont comme des fleurs fanées qui ne reprennent plus leur sève. Ne tentons pas un essai qui nous laisserait d'amers regrets.

—Ainsi, vous ne m'aimez plus?

—Ne m'interrogez pas, mon ami; je suis profondément touchée de votre dévouement, mais je ne puis l'accepter.

—Tout espoir m'est donc interdit?

—Oui, mon ami.

Il chercha à vaincre sa résistance; elle ne céda pas; mais il était facile de voir que la lutte lui était pénible.

IV

En remontant l'allée, ils rencontrèrent Lucien; il ne restait sur ses traits aucune trace de tristesse et d'hostilité. Il avait entendu l'entretien de l'étranger avec sa tante; il y avait eu combat entre son ombrageux égoïsme et son affection pour celle-ci. Ce dernier sentiment l'avait emporté.

—Ma tante, dit-il, avant de quitter monsieur, vous oubliez de lui faire une restitution.

—Laquelle?

—Ce portrait que vous ne pouvez regarder sans verser des larmes..

Elle devint très rouge.

—Serait-ce vrai? demanda M. Morel'et.

Elle s'adressa à Lucien :

—Tu es donc d'accord avec lui pour désirer ce mariage?

—Oui, ma tante, j'ai beaucoup réfléchi : il me sera facile d'aimer qui vous aime.

—Et moi, dit Morel'et, j'adopterai ce cher enfant; rien ne sera changé pour lui, si ce n'est qu'il aura deux cœurs pour l'aimer au lieu d'un et que ma fortune lui permettra de jouir d'un surcroît de bien-être.

—Je vois bien, dit Fabienne, qu'il ne me reste plus qu'à avouer ma défaite : prenez ma main, monsieur Morellet.

LOUIS COLLAS.

AVIS.

Le Spacieux et Attrayant

Boudro Garden à Milneburg

—ET LE—

Southern Park au Bayou Bridge,

Sont offert au public à louer pour Piques-Niques.

Pour conditions, s'adresser au bureau du New Orleans Brewing Association, No 130 rue Carondelet. 17 mars—17 f—dim

CONSULAT DE FRANCE

—A—

LA NOUVELLE-ORLÉANS.

BUREAUX, RUE ROYALE, 31.

Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

MAI 1895.

A l'avenir la présente publication n'aura lieu que le DIMANCHE.

Liste de publication.

Abadie, Baptiste	Goarré, Henri
Abadie, L'on	Gérard, Ernest
Abadie, Pierre, dit Javau Gaap	Leid, Joseph
Baudean, Philippe	Maille, Romani, Victor
Bégué, François	Morel, Paul Louis
Bénétrix, Baptiste Victor	Nègre, Joseph Pierre
Bonnet, Anthème Prosper Jean	Palesai, Louis, François, Pautier, Antoine
Courtiade, Etienne	Péré, Barthélemy
Delort, Jean	Piforcat, Jean
Demun, Remain	Pavert, Maurice
Despaux, Jean Marie	Place, Bernard Paulin
Dolbeau, Claude	Roger, Pierre Denis
Dumas, Marcelin	Sabathé, Jean François
Duffourd, Bernard Louis	Sudres, Firmin
Fourmique, Henri Joseph	Théaux, Alexandre
	Tondelongue, Jean
	Villaumier, Louis

LETTRES.

Delefosse, Eugène
Lannegrasse, Jules Célestin
Mollier, Jean Baptiste.

N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents, j'invite les personnes qui ont à soumettre à mon visa des actes établis en Louisiane, en dehors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire certifier préalablement, par M. le secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane.

Signé : G. B. D'ANGLADE
Consul de France.

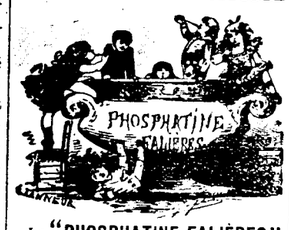
VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria



La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants des l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os, précient ou arrête les défauts de croissance, empêche la diarrhée si fréquente chez les enfants.*

Paris, 6, Avenue Victoria & Phie.

CONSTIPATION

guérie par la vraie

POUDRE LAXATIVE DU Dr SOULIGOUX DE VICHY

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHIE

Dépôt à la Nlle-Orléans : J.-L. LYONS & Cie, 42-44, Camp et toutes Pharmacies.

ANÉMIE

QUINA LAROCHE

Ferrugineux

Récompensé de 16.600 f.—Médailles d'OR

Recommandé pour faciliter les *Croissances* et *Formations difficiles*, il procure au sang la force et les Globules *rouges* qui en font la beauté; il fortifie l'*Estomac*, excite l'*Appétit*, combat l'*Anémie*, le *Lymphatisme*; abrège les *Convalescences*, etc.

PARIS, 16, rue Drouot, 16, PARIS

La Salsepareille d'AYER GUÉRIT

Des Centaines De Médecins DISENT CELA

Des Milliers De Droguistes DISENT CELA

Des Millions De Malades DISENT CELA

Prenez-en Et Vous DIRES CELA

La Salsepareille d'Ayer, meilleure que toute autre **Médecine de Printemps,** prépare entièrement le système à résister aux maladies et aux épidémies particulières aux mois de **Mars, d'Avril** et de **Mai.** Elle purifie, vivifie et enrichit le sang, aiguise l'appétit et apporte un bénéfice réel et durable à tous les tissus et à tous les organes du corps. On peut obtenir une preuve positive de ce fait en s'adressant à quiconque a fait un usage fidèle de cette médecine merveilleuse.

Lisez le témoignage de NATHAN S. CLEAVELAND dont le père a été pendant 60 ans Professeur à Bowdoin Collège, Brunswick, Me: "Je crois que la Salsepareille d'Ayer n'a pas d'égale comme dépuratif du sang et Médecine de Printemps. Pour la Perte de l'Energie, cette Fatigue Générale, pour la Débilité, le Vertige, l'Etourdissement et l'Indigestion ou la Dyspepsie ou même pour la Perte de l'Appétit, ce remède a toujours été pour moi un spécifique infaillible. Il donne du ton à l'estomac, active la digestion, combat l'insomnie, l'irritabilité et l'état nerveux. A quiconque me demande: 'Quel dépuratif du sang considérez-vous comme le meilleur?' je réponds: 'C'est la Salsepareille d'Ayer.'"—NATHAN S. CLEAVELAND, 376 Centre St., Jamaica Plain, Mass.

La Salsepareille d'AYER

EN GUÉRIT D'AUTRES, ELLE VOUS GUÉRIRA.

PIANOS

WEBER, EMERSON, HARDMAN, ETC.

Parfaits et Artistiques.

PARTICULIÈREMENT ADAPTES A CE CLIMAT.

A DES PRIX MODIQUES.

JUNIUS HART,

1,001 RUE DU CANAL.

1er sept—1 an—dim mer. jen

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

CAPITAL VERSÉ, 75,000,000 DE FRANCS - - $15,000,000

Président : M. DENORMANDIE, ancien Gouverneur de la Banque de France.
Directeur Général : M. ALEXIS ROSTAND.

SIÈGE SOCIAL A PARIS: 14, RUE BERGERE.

Succursales en Angleterre : Londres, Liverpool et Manchester

Agences aux Etats-Unis. La Nlle-Orléans, San Francisco, Chicago.

Succursales dans les principales villes de France

Succursales à l'Etranger—Bombay, Calcutta, Shanghai, Melbourne, Sydney (Australie) Tamatave, Tananarive, (Madagascar) Foochow Hankow et Tunis.

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER.

Lettres de crédit, traites et transferts télégraphiques émis sur l'étranger

Achat et vente de monnaies—Opérations de change—Ordre de Bourse—Encaissements d'effets, de titres amortis, de coupons échus, etc.

LE COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Appelle tout particulièrement l'attention de messieurs les voyageurs sur son

Département de Lettres de Crédit à Paris,

A sa succursale, 2 Place de l'Opéra, en plein centre de la ville et à proximité des principaux hôtels, théâtres et magasins. Ils y trouveront des salles de correspondance et de lecture, le téléphone, et tous les arrangements nécessaires pour l'expédition immédiate de correspondances. Le change d'argent, louant des coffres-forts ou une partie dans laquelle les voyageurs pourront déposer les objets de valeur qu'ils ne voudraient pas garder dans les hôtels; en plus, chambres garanties pour la sécurités de tout colis, etc.

Pour tout autres renseignements s'adresser à

L'Agence du Comptoir National d'Escompte de Paris à la Nlle-Orléans,
Bureau provisoire : Nouveau No 218 rue Carondelet.

25 av—1m jen dim ALBERT BRETON, Directeur.

THERMOMÈTRES MÉDICAUX

EXTRA-SENSIBLES DE LÉON BLOCH

Adoptés par MM. les Drs POTAIN, PASTEUR, PÉAN, PETER ET TOUTES LES CÉLÉBRITÉS MÉDICALES

Tous nos instruments portent nos signature: Léon Bloch

A PARIS : 5, PLACE DE LA RÉPUBLIQUE

Dépôt à la NOUVELLE-ORLÉANS : J.-L. LYONS & Cie, 42 et 44, Camp.

Compagnie des Abattoirs de la N. O.,

—LIMITÉE—

Empaquetage de Bœuf et de Porc de la marque Louisiana.

Jambons Sugar Cured, Epaules salées, Breakfast Bacon, Jambons pour Pique-Niques, Bœuf desséché, Graisse, Langues, Saucisses de toutes qualités, etc.

Bœuf, Porc, Veau et Mouton frais, etc., préparés en ville—Une Spécialité.

Encoignure des rues Nord Peters et Alabo—TÉLÉPHONE No 1,017.

21 avril—3 m—dim. et jeudi.

Magasin du Bon Marché

61.....RUE ROYALE.....61

F. A. BRUNET.

Horloger, Bijoutier, Joaillier

Désirant faire un grand changement dans mon genre d'affaires j'ai l'honneur d'informer mes amis et connaissances et le public en général que j'offrirais mon grand assortiment de Diamants, Horlogerie, Bijouterie et Argenterie etc., aux prix coutant.

Venez examiner et rendez vous compte de mes prix avant d'aller ailleurs.

Chaînes de montres en or 14 k. à.....90c le pt.
" " 10 k. à 72c " "

Montres en or solide 14 k. double boîtier, pour hommes, Waltham et Elgin, 11 rubis, $40.

Montres en or, solide 14 k. double boîtier, pour dames, 15 rubis, $20; Montres en or, solide 10 k. pour dames 15 rubis, $18.

Services à Thé, quadruple plate, composés de 4 pièces, $7 75. Toutes les autres marchandises seront comparativement vendues au prix coutant. Profitez du bon marché 14déc94—1an

E. BARBIER.

Horloger - Bijoutier

60, rue Royale, 60

(Nouveau numéro 308.)

Entre Bienville et Conti

Grand assortiment DE MONTRES, PENDULES, DIAMANTS, BIJOUTERIE, ARGENTERIE Massive et Plaquée. Lunettes et Pince-nez.

RÉPARATIONS DE MONTRES, PENDULES, Bijouterie et tous objets concernant sa profession.

Garantie complète, Prix modérés.

1er déc '94—1a

Avis aux Contribuables.

Les taxes de ville sur les propriétés personnelles pour l'année 1895, sont dues le 17 mai 1895 et seront délinquantes e 17 juin 1895 et en payant promptement les contribuables éviteront des frais additionnels.

CHAS. H. SCHENCK,
Trésorier de Ville.

16 mai—1 mois

BANDAGES HERNIAIRES

Ajustés avec perfection à très bas prix. Application pour difformités et Bonnetterie élastique faites sur commande. En magasin une grande variété de ceintures de support de bandages herniaires et d'articles en toile.

A. McDERMOTT,
114 rue St-Charles, au coin de la Place Lafayette. jun—1an